



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

MODES.

S'il y a le luxe du salon, il y a aussi celui de l'antichambre ; je m'explique. Vous arrivez à une soirée, votre première affaire est de vous débarrasser des vêtements qui vous ont garanti du froid ; mais pendant que votre valet de chambre enlève votre manteau et vos bottines fourrées, votre regard interroge les autres manteaux qui déjà attendent leurs maîtres. Vous jugez à leur plus ou moins d'élégance du monde que vous allez rencontrer. Au nombre de *sorties* en satin blanc et rose, piqués à losanges et garnies d'une simple passementerie, vous pouvez compter les jeunes filles qui déjà dansent une polka. A ces grandes pelisses de velours entourées d'une haute bande de fourrure, vous reconnaissez les douairières, et aux mantes doublées tout entières

de vison, ou d'hermine, vous reconnaissez les jeunes femmes qui craignent la transition trop subite de l'atmosphère après un tour de valse. Aussi doit-on apporter une grande recherche dans les *pardessus* destinés aux soirées. C'est à quoi Serteaux¹ s'est particulièrement appliqué. Ses sorties de bal sont entourées ou doublées d'hermine, de cygne et de grèbe ; elles, sont coupées assez habilement pour préserver du froid, sans froisser en rien les fleurs et les rubans qu'elles recouvrent. Chez lui aussi nous trouvons les surcots que les femmes ont adoptés pour l'intérieur de l'appartement. C'est une sorte de veste moyen-âge, ouverte ou fermée à volonté, et garnie en fourrure. Les manches, qui laissent à découvert l'avant-bras, ont un large parement en four-

¹ Rue Saint-Honoré, 32^e.

rure, qu'on rabat à volonté pour retomber jusqu'au poignet.

— Mais il ne faut pas croire que la fourrure puisse jamais exclure le cachemire ; le règne de l'une n'ôtera jamais rien au règne éternel de l'autre. Le cachemire trône plus que jamais, et loin que les polémiques qui se sont engagées sur ceux qui se débitent dans certaines maisons lui aient rien ôté de sa vogue, elles l'ont, au contraire, fortifiée. Ces discussions, racontées tous les jours dans les journaux, ont fixé l'attention des femmes sur la valeur intrinsèque de ces tissus, et vous êtes tout surpris qu'elles apportent à les juger l'habileté d'un expert. Aussi écoutez-les quand elles s'arrêtent chez Brousse ¹ devant ces magnifiques châles qu'il déploie avec tant de complaisance. Quel doux concert ce doit être à son oreille que celui de toutes ces voix argentines qui s'écrient à la fois : Voilà véritablement et seulement le beau cachemire ! Quelle pureté de teintes ! quels dessins vraiment orientaux ! quelles délicieuses arabesques ! et comme ce tissu est fin, moelleux ! quelle grâce de telles draperies doivent prêter à la taille ! Et pour celle dont le *patriotisme* préfère le cachemire de France, elle n'a qu'à choisir dans les plus étonnantes imitations de l'Inde, dans le travail le plus achevé et le plus surprenant de nos fabriques. C'est que le cachemire sera toujours le châle par excellence, aura toujours son prestige, ne pourra cesser d'être la pierre de touche du goût ou de la fortune. La fantaisie aura toujours les tributs qu'on lui paye dans les *pardessus*, qui sont passés dans la mode, mais elle ne saurait exclure le châle beau et grandiose, car on peut à la rigueur se passer de tout, mais... jamais d'un cachemire.

— Si le nom et la réputation de Josselin ² passent les mers, comment ne passeraient-ils pas aussi les monts, et ne devaient-ils pas franchir les Pyrénées à propos d'un double mariage royal ? Ces corsets merveilleux ont été accueillis en Espagne comme ils le sont partout ; comme partout, on y a admiré leur ingénieux mécanisme, leur coupe parfaite, les innombrables avantages qu'ils donnent à la taille. Aussi Josselin a-t-il et devait-il avoir le monopole de fournir tout ce que la

France et l'étranger comptent de plus élevé, en même temps que de plus modeste ; car dans quelque position sociale que se trouve une femme, elle tient également à être non-seulement parfaitement habillée, mais encore à n'éprouver aucune gêne et à ne point souffrir de la pression insupportable d'un corset. Josselin peut donc avec un juste orgueil se flatter d'avoir rendu un immense service aux femmes.

— Partout des tapis et des portières, mais en cela comme en tout, il y a un grand choix. Ce choix, Foye-Davenne ³ l'offre à sa nombreuse clientèle avec une grande recherche ; depuis la moquette la plus simple jusqu'aux tapisseries qui rappellent Beauvais et l'Orient, il a tout ce qui s'est fait de plus beau, de plus solide et de plus confortable. Les tapis de Smyrne sont en général préférés aux moquettes, pour salons et chambres à coucher. La maison Foye-Davenne fait venir directement ses tapis de Smyrne, ce qui fait que, seule à Paris, elle peut offrir de ces tapis de toutes dimensions. Quant au goût qui préside au choix de ces merveilleux tissus de l'Orient, c'est une véritable féerie. — Les tapis de Turquie sont un cadeau presque aussi recherché que les véritables tapisseries des Gobelins ou la porcelaine de Saxe. — A propos des Gobelins, nous devons mentionner les tapisseries dites *Gobelins*, pour meubles et portières. Nous ne dirons rien des tapis de foyers, des coussins, des garnitures d'escalier et d'antichambre, et cependant M. Foye a tout prévu, et tout est joli, bon, chaud et moelleux. Il s'est occupé des literies, cet article si essentiel de toutes les maisons grandes ou petites. C'est avec un soin tout particulier qu'il fait préparer la laine, le duvet et l'édredon, qu'il entre dans les détails du ménage qui *entend bien* l'hiver et ses exigences. Maintenant que le tapis a passé dans nos usages, on ne saurait trop recommander une maison qui renferme tout ce qu'il est possible de désirer en ce genre, et qui a su approprier ses prix à toutes les exigences possibles.

Après avoir passé en revue les magasins de premier ordre en chaque genre, nous ne pouvons nous dispenser d'appeler l'atten-

¹ Rue Richelieu, 82. — ² Rue de la Paix, 13.

³ Rue Neuve des Petits-Champs, 63.



tion de nos lecteurs sur une maison qui a su s'approprier toutes les spécialités, et traiter en même temps chacune d'elles avec un égal degré de perfection; nous voulons parler de la maison de commission générale dont l'utilité, si généralement et si justement appréciée, devient si grande à l'approche de la nouvelle année.

Trois conditions, et des plus essentielles, doivent, en effet, concourir à assurer le succès de cette maison : l'expérience des personnes qui la dirigent, les avantages et les facilités sans nombre qu'elle offre à ses commettants, et surtout une grande modicité de prix jointe au goût le plus parfait dans l'exécution des commandes qui lui sont confiées.

Pour obtenir cet important résultat, la maison de commission générale, initiée à toutes les ressources de la fabrication, a soin de ne puiser qu'aux premières et aux meilleures sources en tout genre, et les conditions qui lui sont faites pour ses nombreux achats sont telles, qu'elle peut coter presque toutes ses marchandises au-dessous des prix portés dans la plupart des magasins de Paris; elle a d'ailleurs cet avantage sur beaucoup d'autres maisons de commerce qu'elle ne sacrifie rien au luxe extérieur, sans cesser pour cela de s'entourer du confortable qui lui convient.

Ce serait, du reste, une erreur de croire que l'utilité de cette maison ne se fait sentir qu'en province ou à l'étranger; à Paris même elle ne cesse de rendre d'inappréciables services à ses commettants. Veulent-ils se procurer quelque objet, et l'avoir de première main, non seulement elle leur évite la fatigue de recherches longues et souvent infructueuses, mais elle les accompagne, elle guide leurs démarches, les aide de ses conseils et de son expérience; et lorsque leurs choix sont terminés, ils peuvent perdre tout souci de leur affaire; car elle seule se charge de surveiller la bonne et prompt exécution des commandes, elle seule devient responsable.

Ces avantages, quelque grands qu'ils soient, sont loin cependant d'être comparables à ceux que la maison de commission générale offre aux personnes qui habitent la province ou l'étranger. Désirent-elles, avant de les demander, se fixer sur le prix et la

nature de quelqu'un de ces mille objets de goût et de modes qu'il faut prendre à Paris, quelques lignes jetées à la poste suffisent, et aussitôt elles reçoivent les détails les plus circonstanciés sur l'objet de leur demande, quel qu'il puisse être; meubles, glaces et bronzes, étoffes de tentures et de toilettes, cachemires, dentelles, bijoux et orfèvrerie, ornements d'églises, armes et voitures; souvent même la maison de commission générale y joint des dessins et des échantillons choisis parmi les étoffes les plus nouvelles.

En ajoutant que la maison de commission générale, dirigée par M^{me} V^e Leblois, 12 bis, rue du Helder, garantit la bonne exécution des commandes qui lui sont faites, en acceptant le renvoi de tout objet qui, par sa faute, aurait été mal choisi ou mal confectionné, nous croirons en avoir dit assez pour donner à nos lecteurs une juste idée de la loyauté qui présidera à toutes ses opérations.

EXTRAITS

DES MÉMOIRES D'UN HOMME HEUREUX.

(SUITE.)

15 juin 1832.

Il paraîtrait que je ne suis pas mort.

Mais il me semble que je n'en vaudrais guère mieux.

J'ai le gosier en feu, mes artères battent avec furie, ma cervelle bout, ma main tremble... c'est à peine si j'ai la force de mal écrire ce peu de lignes.

Où suis-je? et que m'est-il donc arrivé?

Si je ne m'abuse, si j'y vois clair, je suis dans ma chambre, couché dans mon propre lit. La main qui me tend une potion appartient à un bras sur lequel je reconnais ma livrée; ce bras lui-même appartient à Germain. J'ouvre la bouche pour le questionner; mais lui, par les gestes les plus impérieux et les plus expressifs, me condamne au silence.

Quel est donc ce mystère?

20 juin.

Voilà mes forces qui reviennent, et avec mes forces reviennent aussi mes souvenirs.

Il y a peu de jours, le 3 du présent mois,

Paris, qui s'était endormi en murmurant ces lugubres paroles : « Le général Lamarque se meurt ! » Paris s'est réveillé au bruit de cette funèbre nouvelle : « Le général Lamarque est mort ! »

Paris ne s'émeut pas fréquemment, et pourtant c'a été un deuil universel dans la ville. En lui se sont éteints deux hommes à jamais regrettables, un tribun éloquent et un soldat illustre : aussi l'avons-nous pleuré à double titre. De toutes parts, en s'abordant, on se redisait ses dernières paroles....

Les funérailles de Lamarque furent fixées au 5 juin.

Le 5 juin 1832 ! Quelle date dans notre histoire contemporaine !

Dès le matin, tout Paris fut sur pied et se prit à rouler comme un fleuve immense vers la maison mortuaire.....

Enfin le cortège se mit en marche, et tandis qu'on se bouleversait et qu'on se foulait aux pieds dans les bas côtés de la rue, je marchais non loin du général Lafayette, du maréchal Clauzel, de MM. Laffitte et Muguin, lesquels tenaient les coins du drapeau, avant que je devais à mon habit de garde national, et dont, par conséquent, ce pauvre Dominique n'eût pu jouir.

Il nous a fallu plus de trois heures pour nous rendre de la rue Saint-Honoré à la place de la Bastille, où une estrade avait été préparée pour les discours d'adieu. A partir de ce moment, que s'est-il passé ? Je l'ignore. L'émeute et la révolte étaient dans l'air. Pour mettre le feu aux poudres, il suffisait d'une étincelle, et cent torches se sont allumées en un clin d'œil. Tout à coup un homme est apparu, monté sur un cheval noir et brandissant un drapeau rouge, tandis qu'un escadron de dragons vomis par la caserne des Célestins débouchait sur le quai Morland et galopait vers le pont d'Austerlitz. Alors des barricades ont été construites à la hâte ; plusieurs gardes nationaux ont tiré leurs sabres, et un feu meurtrier, partant de l'Arsenal, du pavillon Sully et du grenier d'abondance, a porté le désordre et la mort parmi les dragons¹.

Quand j'ai vu la tournure que prenaient les choses, je me suis esquivé à toutes jambes, et je suis rentré chez moi.

¹ Louis Blanc, *Histoire de dix ans*, tome II.

— Germain, ai-je dit à mon Figaro, ma robe de chambre, mes pantoufles, je ne sortirai pas... veuillez à ce que je dîne tôt et à ce que je dîne bien.

Après mon dîner, j'ai fumé un excellent cigare, je me suis voluptueusement étendu dans une moelleuse ganache, et j'ai commencé la lecture d'un roman tout nouvellement paru, et qui est signé de Paul de Kock, mon auteur favori.

Vers dix heures, au moment où je me disposais à me coucher, très-satisfait de ma soirée, on a carillonné à ma porte.

Peu après, Germain est venu m'annoncer M. Ledoux.

M. Ledoux, fabricant de queues de boutons à la mécanique, est capitaine dans ma compagnie et chevalier de la Légion d'honneur. J'ai aussitôt donné l'ordre de l'introduire.

M. Ledoux m'est apparu en grand uniforme, sabre au côté ; son hausse-col reluisait sur sa poitrine.

— Bonjour, caporal, bonjour ! m'a-t-il dit de cette voix fortement accentuée que donne l'habitude du commandement militaire.

J'ai oublié de dire qu'aux dernières élections la confiance de mes concitoyens m'a décerné les insignes du caporalat ; c'est peu de chose, mais c'est un premier pas dans la carrière des honneurs, où il n'y a que le premier pas qui coûte.

— Bonjour, mon capitaine, ai-je répondu avec mon plus aimable sourire.

— Caporal Delanoue, a-t-il repris, êtes-vous malade ?

— Moi ? capitaine... jamais je ne me suis mieux porté. J'ai parfaitement diné, on ne peut mieux fumé, et dévoré quatre volumes de Paul de Kock.

— Tant mieux, sacrebleu ! tant mieux ! Lorsque je vous ai vu vous éclipser de la place de la Bastille, j'ai pensé qu'une indisposition subite... Mais puisqu'il n'en est rien, permettez-moi de vous en féliciter, de m'en féliciter et d'en féliciter le gouvernement.

Je n'ai rien compris à cette averse de félicitations. Qu'il me félicitât, moi, de ce que ma santé était florissante, je le conçois très-bien ; qu'il s'en félicitât, lui, à la rigueur je le conçois encore ; mais qu'il en félicitât le



20 Novembre 1846.

2226.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

Chapeaux des M^{rs} Desbrosses, anc. M^{re} Thomas, r. n. de Luxembourg. Manteau persanne et pelisse en satin à la reine, des M^{rs} Popelin-Ducare. Etoffe noire antique de la M^{re} Gaden. Mouchoir Montpensier, de la M^{re} Pagan. Fleurs Constantin. Parfums Guerlain.

Mess. S. & J. Fuller, 34, Rathbone Pl. Lond.



gouvernement, c'est ce qu'il ne me fut point donné de concevoir.

Néanmoins je m'inclinai, ainsi que la politesse m'en faisait une loi.

— Eh bien ! reprit M. Ledoux, puisque je me suis trompé dans mes conjectures, je peux compter sur vous demain matin ?

— Si vous pouvez compter sur moi demain matin ? me suis-je écrié ; non-seulement demain matin, mais encore demain soir et jours suivants.

— C'est bien, caporal ! c'est très-bien ! je n'attendais pas moins de votre dévouement.

— Mon dévouement vous est connu, capitaine. Que faut-il faire ?

— Trouvez-vous demain, à sept heures du matin, au lieu ordinaire des réunions de la compagnie.

— Mais ce n'est pas mon jour de garde ?

— Eh ! parbleu ! il s'agit bien de votre garde !

— De quoi s'agit-il donc ?

— Ah ça ! caporal Delanoue, vous ne savez donc rien de ce qui se passe ?

— Et que se passe-t-il ? Je n'ignore pas que les funérailles du général Lamarque ont occasionné un peu de tapage ; mais je présume que tout est rentré dans l'ordre.

Le capitaine Ledoux a bondi sur sa chaise.

— Ah ! vous présumez cela, vous ? s'est-il écrié d'une voix tonnante. Ah ! vous croyez qu'on fait rentrer les émeutes en elles-mêmes aussi aisément que vous faites rentrer les tuyaux de votre lorgnette avant de la serrer dans l'étui ! Tandis que vous diniez, que vous fumiez et que vous lisiez des romans, savez-vous quels progrès a faits l'insurrection ? les républicains se sont rendus maîtres de l'Arsenal.

— Vraiment ?

— Ils ont enlevé le poste de la Galiote et celui du Château-d'Eau.

— Ah bas !

— Ils dominent tous les quartiers du Marais.

— Est-il possible ?

— La mairie du 8^e arrondissement est en leur pouvoir.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

— La fabrique d'armes de la rue Popincourt leur a livré douze cents fusils.

— Sapristie ! sapristie !

— Ils se préparent à assaillir la Banque,

l'hôtel des Postes et la caserne des Petits-Pères.

— A ce point là ! à ce point là !

— Enfin, ils ont rendu inabordables la rue Saint-Martin et les rues circonvoisines, résolus à y établir le quartier-général de l'insurrection. Voilà, caporal Delanoue, voilà tout simplement ce qui s'est fait dans Paris, tandis que vous vous abandonniez à toutes les jouissances de la mollesse et de la bonne chère.

A ces paroles dites avec amertume, je me suis senti rougir, et je me suis reproché intérieurement mes cigarres, mes volumes in-12 et mon perdreau truffé.

Le capitaine Ledoux a repris en ces termes :

— Parlons peu et parlons bien. Je me connais en hommes. Vous êtes un ambitieux, vous !

— Moi, capitaine !

— Vous-même, caporal : aussi je ne vais point par quatre chemins avec vous, et je vous dis : Soyez exact au rendez-vous ; conduisez-vous bien, prêtez au gouvernement un vigoureux concours... on aura les yeux sur vous, je ne vous dis que ça, on aura les yeux sur vous !

Il dit, m'honora d'une poignée de main et disparut.

Je me suis couché et j'ai rêvé que le gouvernement, satisfait de mon admirable conduite, me nommait commandant supérieur des gardes nationales du royaume, avec cent mille francs de traitement, en remplacement du maréchal Lobau, ce qui, pour un simple caporal comme moi, était un joli avancement.

Le lendemain, vers huit heures, nous partîmes une cinquantaine de camarades et moi, tambours en tête et commandés par M. Ledoux. Nous trouvâmes la rue Saint-Martin coupée par deux barricades, l'une au nord, à la hauteur de la rue Maubuée ; l'autre, beaucoup plus forte, au midi, à quelques pas de l'église Saint-Méry.

Parvenus à une courte distance des insurgés, le capitaine nous cria : *Apprêtez armes ! en joue ! feu !*

A cet ordre sinistre, je ne sais trop ce qui se passa dans le fond de mon cœur : j'ai eu horreur de moi-même ; j'ai songé que ceux que nous allions mitrailler étaient nos frères, après tout, — et, relevant mon fusil

par un brusque mouvement, j'ai tiré en l'air...

Horreur! ma balle est allée frapper à la tête une vieille dame qui se mettait à sa fenêtre.

Au même instant, et comme si la colère céleste s'appesantissait sur l'homicide, je suis tombé sans connaissance sur le pavé : un coup de feu, parti de la barricade, venait de me labourer la poitrine.

Mon médecin m'a prédit qu'avant quinze jours je serais tout à fait rétabli.

Puisse cet oracle être plus sûr que celui de Calchas!

25 décembre 1832.

Sylvio Pellico, Casanova, Latude, baron de Trenck, ô vous tous qui fûtes mes compagnons d'infortune, enseignez-moi l'art précieux de creuser un souterrain de trois crents mètres avec l'ardillon de ma bretelle; dites-moi comment on descelle les pierres de taille avec l'ongle de son petit doigt, comment l'on s'y prend pour fabriquer une échelle de cordes, étant donné un mouchoir et une boîte d'allumettes chimiques? — Et toi, ô Péliçon, quels philtres as-tu employés pour civiliser les araignées?

Depuis une semaine je suis prisonnier à l'*Hôtel des haricots*, en qualité de garde national réfractaire. Huit fois encore la vieille Aurore aux doigts de rose ouvrira les portes de l'antique Orient avant que l'on ne m'ouvre celles de la prison.

Moi, jadis l'exemple et l'honneur de ma compagnie, je la déshonore aujourd'hui. (*Voir les divers réquisitoires du capitaine rapporteur.*)

Les imbéciles! ils ne comprennent pas que j'aime mieux faire quinze jours de prison plutôt que de monter une seule garde. La vue de mon uniforme et de mon bonnet à poil me faisait mal; je les ai donnés à mon portier. Quant à mon fusil, arme maudite dont je me suis servi si malheureusement, je l'ai enterré dans un lieu obscur, jurant, mais un peu tard, que je n'y toucherais plus. Ah! c'est qu'ils ne savent pas, eux, combien de fois mon sommeil a été troublé par d'horribles cauchemars! La tête sanglante de cette vieille dame est sans cesse présente à ma pensée... Chassons cet odieux souvenir.

J'ai beau regarder de tous les côtés, je n'aperçois pas la moindre araignée dont je puisse m'établir l'instituteur primaire.

O mon pauvre Dominique, je comprends que tu aies regretté d'être privé de l'exercice de tes droits civils! mais, en réalité, tu as bien peu perdu en perdant le droit de monter la garde et de faire des patrouilles.

7 mars 1834.

Hier, j'ai reçu un avis émané de la préfecture de la Seine : on me prévient que j'ai été désigné par le sort pour siéger aux prochaines assises en qualité de juré.

C'est la première fois que je suis appelé à jouir de l'exercice de ce droit civil.

Ce matin, les journaux ont publié, suivant l'usage, la liste du jury; mon nom y figure des premiers.

Étant allé dans l'après-midi faire un tour de promenade sur le boulevard, j'ai été abordé par vingt personnes qui m'ont félicité de mon bonheur.

Trop heureux Delanoue! m'a-t-on dit à qui mieux mieux, bénissez votre étoile : il faut que la célèbre affaire Glandureau se trouve incluse précisément dans la session dont vous faites partie! Tandis que nous en serons réduits à l'analyse sèche et incomplète des feuilles judiciaires; tandis que les plus favorisés d'entre nous, confondus au milieu de la foule et plantés sur leurs jambes, ne verront que d'un œil et n'entendront que d'une oreille, vous, commodément installé sur un bon siège, vous assisterez aux moindres péripéties du drame Glandureau. Rien ne vous échappera; la lecture de l'acte d'accusation, les dépositions des témoins à charge et à décharge, le rapport des chimistes, le réquisitoire du procureur du roi, la plaidoirie de l'avocat, les répliques, le résumé du président, la physionomie de l'accusée, le verdict du jury, vous ne perdrez aucun détail de toutes ces émotions d'audience, si énerghiques, si vivaces, si poignantes.

— Je donnerais dix louis pour être à votre place, disait l'un.

— Je n'ai pas de chance, moi! disait un autre; toutes les fois que j'ai fait partie du jury, nous n'avons eu à juger que d'insignifiants délits, mais de bons gros crimes, point! Le croiriez-vous? je n'ai pas encore eu la satisfaction de condamner quelqu'un à

mort, ou tout au moins aux travaux forcés à perpétuité!

Celui qui s'exprimait ainsi n'est point un cannibale, ainsi qu'on serait fondé à le croire; loin de là, c'est Pomeret, le fabricant de fleurs de la rue de la Paix; Pomeret, un homme de mœurs douces, qui passe, à juste titre, pour bon fils, bon citoyen, bon père, bon ami, bon contribuable et bon époux.

Je dois convenir que, pour un début, je n'ai pas la main malheureuse. Depuis trois mois, il n'est bruit dans Paris et dans la France que de l'affaire Glandureau. Madame Glandureau, accusée d'homicide sur la personne de son mari, est-elle ou n'est-elle pas coupable? sera-t-elle condamnée, sera-t-elle acquittée? Voilà ce que chacun se demande avec anxiété. Les paris sont ouverts. On peut dire que la ville est divisée en deux camps: les glanduristes et les anti-glanduristes; les célibataires sont pour, les gens mariés sont contre.

— Pauvre petite femme! disent les uns. Oser soutenir qu'elle est coupable! quelle infamie! Elle est blanche comme neige. C'est une sainte! c'est une martyre!

— C'est une nouvelle Voisin! c'est une seconde Brinvilliers! disent les autres; elle sera condamnée à mort, et, si nous avons un regret, c'est que la question ait été abolie!

Moi-même, moi qui suis d'un tempérament paisible, moi qui ne me passionne pas aisément, j'ai fait comme tout le monde, j'ai lu et relu l'acte d'accusation, et plus d'une fois, à mon cercle, j'ai rompu des lances contre les défenseurs de madame Glandureau. Il me paraît que cette femme a commis le crime dont on l'accuse.

16 mars 1834.

Les débats de l'affaire Glandureau ont fini hier à minuit et un quart; ils ont duré quatre jours. Le sort qui m'avait désigné pour cette session m'a favorisé jusqu'au bout. J'étais l'un des douze jurés qui ont condamné cette grande criminelle.

Quelle source féconde d'émotions sans cesse renaissantes! comme j'ai été, durant ces quatre jours, remué, agité, secoué, impressionné! Voilà qui s'appelle vivre! Quel spectacle saisissant!... sans compter que j'é-

tais, pour ainsi dire, assis aux premières loges, tandis que Pomeret et les autres, confondus avec la canaille, ont risqué vingt fois d'être asphyxiés dans les bas-fonds de la salle.

Il y a eu un moment où M. le procureur du roi a requis l'huis-clos. On a donc expulsé tout le monde, sauf les juges, les jurés et le défenseur. Alors Pomeret m'a jeté un regard tout pétillant d'une jalousie effrénée. Au mouvement de ses lèvres, j'ai deviné qu'il me maudissait, moi et mon bonheur insolent.

Le procureur du roi a divinement parlé. C'est un bel homme, qui fait des phrases rondes comme des cercles géométriques; on jurerait que ça n'a ni commencement ni fin. Il a prouvé qu'il fallait frapper un grand coup, que la tranquillité des ménages était au prix d'une sévère condamnation. A coup sûr, ce magistrat est marié; ou, s'il ne l'est pas, je gage que ses bans sont affichés à la mairie de son arrondissement. Il avait tout l'air de combattre pour ses dieux lares.

L'avocat n'est pas demeuré en reste avec lui; mais ses phrases, loin d'être rondes à l'instar des siennes, m'ont semblé pointues comme des pointes de Paris. Armé du pesant marteau de son éloquence, il s'est complu à enfoncer ses phrases pointues dans tous les coins, à toutes les places, sans crier *gare*. Sous prétexte d'innocenter sa cliente, il a trouvé moyen d'incriminer les témoins, les pharmaciens, les médecins, les chimistes, le curé, le notaire, les jurés, le président, les conseillers, les huissiers, le greffier, le public et le grand turc. — Quel homme que cet avocat! Mais ce qui a été plein de charme et d'intérêt, c'a été la déposition des quatre chimistes appelés à travailler sur les restes de feu Glandureau.

PREMIER CHIMISTE. — Sur mon honneur et ma conscience, OUI, j'ai trouvé du poison dans les débris d'estomac, de foie et de rate soumis à mon examen.

DEUXIÈME CHIMISTE. — Sur mon honneur et ma conscience, NON, je n'ai pas trouvé de poison dans les débris d'estomac, de foie et de rate soumis à mon examen.

TROISIÈME CHIMISTE. — Sur mon honneur et ma conscience, OUI, j'ai trouvé du poison dans les débris d'estomac, de foie et de rate soumis à mon examen.

QUATRIÈME CHIMISTE. — Sur mon honneur et ma conscience, NON, je n'ai pas trouvé de poison dans les débris d'estomac, de foie et de rate soumis à mon examen.

Suffisamment éclairé par cette discussion lumineuse, j'ai voté la mort de l'accusée.

— Mânes de M. Glandureau ! me suis-je écrié, acceptez cette réparation, toute tardive et toute incomplète qu'elle est !

28 mars 1834.

M^{me} Glandureau a été exécutée ce matin, à sept heures, sur la place Saint-Jacques.

Pourquoi, en lisant cette nouvelle dans mon journal, ai-je senti froid dans le dos ? pourquoi des gouttes de sueur ont-elles perlé sur mes tempes ?

C'est que je me suis adressé cette question à moi-même :

Si cette femme que j'ai, moi douzième, rayée du nombre des vivants, si cette femme n'avait pas commis le crime dont elle était accusée ?... si elle était innocente ?

Tout aussitôt je me suis répondu de la façon la plus péremptoire et la plus victorieuse. Je me suis démontré qu'elle était coupable, qu'elle ne pouvait pas ne pas être coupable. Je me suis remémoré les dépositions des témoins à charge, le rapport des deux chimistes qui ont trouvé du poison, et surtout l'accent convaincu de M. l'avocat du roi.

C'est égal, si c'était à recommencer, j'admettrais des circonstances atténuantes.

Les débats ont prouvé que Glandureau portait des lunettes bleues et une perruque rousse.

C'étaient là des circonstances atténuantes !... Comment n'ai-je pas admis les circonstances atténuantes ?...

Je suis sûr que mon sommeil va être peuplé cette nuit des plus sanglants cauchemars.

19 avril 1835.

Dieu qui, tôt ou tard, réforme les jugements iniques, Dieu vient de casser d'une manière éclatante le jugement Glandureau.

Quel sera le Voltaire de cette nouvelle affaire Calas ?

Hélas ! c'est une innocente que nous avons condamnée aveuglément.

Un ancien domestique de la maison a confessé son crime avant de mourir. Il est entré dans des détails si précis et si minutieux, qu'il n'est pas possible de révoquer en doute sa culpabilité.

Lorsque j'ai appris cette fatale nouvelle, mon cœur a bondi avec une violence inouïe. J'ai cru que j'allais être frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante.

Ainsi donc, j'ai deux meurtres à me reprocher ; deux fois le sang innocent a été versé par ma faute.

Et dire que Dominique, un homme sensé, a été assez fou pour regretter d'être privé d'un droit si dangereux et si terrible !

Quant à moi, j'y renonce solennellement.

2 septembre 1836.

J'ai été condamné à 500 fr. d'amende par le président des assises pour ne m'être pas rendu au tribunal, où m'appelaient mes fonctions de juré.

Il en sera toujours ainsi à l'avenir.

Mânes de M^{me} Glandureau, acceptez cette réparation, toute tardive et toute incomplète qu'elle est !

ALBÉRIC SECOND.

(La suite au prochain numéro.)

THÉÂTRES.

Le Gymnase va mettre à l'étude une pièce nouvelle de M. Scribe.

— Après la publication des *Parents pauvres*, qui ont obtenu un grand succès comme roman dans le *Constitutionnel*, M. H. de Balzac donnera au théâtre des Variétés un drame-vaudeville en trois actes, qui sera tiré de ce roman, et qui aura pour titre le *Père prodigue*. M^{lle} Dejaset remplira le rôle de M^{me} Marneffe.

— M. Clairville est chargé de la revue de fin d'année que doit donner le Palais-Royal. Ce théâtre, on le voit, n'est pas ingrat : il a bonne mémoire du formidable succès qu'ont obtenu l'année dernière les *Pommes de terre malades*, cette autre revue annuelle.

A ce Numéro est jointe la planche 2226.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours ; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr. ; les départements, 9 fr. 50 ; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DE V^e DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.